

# HEINRICH STEINFEST REQUINS D'EAU DOUCE



ROMAN NOIR

carnets**nord**

Extrait de la publication



# Requins d'eau douce



Heinrich Steinfest

Requins d'eau douce

*Traduit de l'allemand (Autriche)  
par Corinna Gepner*

carnets**nord**

Titre original  
*Nervöse Fische*

© Piper Verlag GmbH, 2004, Munich

© Carnets Nord, 2011 pour la traduction française  
12, villa Cœur-de-Vey, 75014 Paris

**[www.carnetsnord.fr](http://www.carnetsnord.fr)**

ISBN : 978-2-35536-101-2

*D'abord Vienne*





# 1

L'homme qui était le chef leva les yeux vers le ciel. Pendant trente secondes et plus, il contempla les lourds nuages gris, leur pourtour changeant, l'étirement de petits bras et de tentacules qui s'évanouissaient aussitôt ou se détachaient pour mener, l'espace d'un instant, une existence autonome.

Avec les nuages était venu un vent frais qui soulageait la ville après quinze jours de chaleur – comme un inhalateur d'oxygène soulage celui qui étouffe. Ce matin-là, c'était une armée de ressuscités qui se rendait au travail. Une ardeur incroyable, un élan puissant allait marquer tous les faits et gestes du jour. Jour qui diviserait ce mois de juillet torride en un avant et un après. Le lendemain, en effet, allait débiter une nouvelle période de canicule, qui replongerait tout le monde dans un état d'abrutissement, mouvements au ralenti, pensées à moitié pensées.

Mais en ce jour qui avait vu le soleil se lever voilà trois heures, une fraîcheur claire et vivifiante pénétrait les cerveaux. La plupart des gens en étaient conduits à comparer leurs cogitations à une chaussure à lacet, laquelle ne montre son utilité qu'une fois lacée. Lacer une chaussure : un geste qui peut être facile ou pas.

Complexe laçage : voilà qui résumait sans doute la situation où se trouvait la bonne douzaine de personnes réunies sur le toit d'une tour d'habitation. La plate-forme du vingt-huitième étage était occupée par l'incurvation d'un bassin rempli d'eau, à la longueur délimitée par une balustrade en verre tandis que les côtés étaient abrités par des saillies de façades couleur café. Bassin est un mot trop inoffensif. En réalité, il s'agissait d'une véritable piscine située sur des hauteurs d'où l'on avait vue sur presque toute la ville.

Mais ce n'était pas à la ville que s'intéressait l'homme qui était le chef. Ni au centre urbain, que semblait bénir la lumière de quelques rayons perçant les nuages, ni aux contreforts visibles à l'ouest, qui venaient buter contre des collines boisées. La tête rejetée en arrière, il regardait à la verticale. Il savourait l'air frais comme s'il n'existait rien de plus beau ni de meilleur en ce monde. Et du reste, à ce moment-là, il ne pouvait rien imaginer de mieux.

Les autres, quant à eux, pensaient que Richard Lukastik était juste en train de réfléchir. Que son attitude était l'expression d'une intense rumination.

Toutefois, comme une foule de gens attendaient de se mettre au travail, l'adjoint de Lukastik approcha son chef par le flanc, humecta ses lèvres d'une langue chargée et demanda d'une voix assourdie :

– Que fait-on ?

Cette tonalité sourde trahissait la dérision. Sans une certaine dose de dérision, il n'aurait jamais supporté ses nombreuses années de travail avec Lukastik. Il méprisait son supérieur. Sans doute en partie parce qu'il n'était pas son juvénile collaborateur – ou du moins un collaborateur plus jeune. Il avait le même âge que Lukastik, quarante-sept ans. Ils ne savaient ni l'un ni l'autre qui était le plus âgé.

Ce ridicule petit secret perdurait entre eux, tel un lien qui sépare au lieu d'unir. Il va de soi que chacun aurait facilement pu trouver la date de naissance exacte de l'autre. Mais les deux hommes reculaient devant cet acte. Et c'était tant mieux. Leur crainte ne dissimulait rien de moins qu'un profond sens moral.

Ajoutons que Lukastik éprouvait pour son supposé adjoint une antipathie comparable. Tout chez cet homme éveillait en lui un dégoût semblable à un léger frisson : sa façon de marcher, de s'habiller, le claquement de ses chaussures à clous, la peau de son visage d'une teinte rougeâtre argenté, toujours luisante, comme polie par le rasage – et surtout sa manie de s'humecter les lèvres et de les approcher de la tête et de l'oreille de son interlocuteur avant de parler. Ce genre de proximité répugnait à Lukastik. Il avait chaque fois l'impression de sentir la salive s'évaporer de ces lèvres et créer une sorte de bulle de climat tropical.

Pourtant, au sein de la police viennoise, tout le monde pensait que les deux hommes s'entendaient bien. Certains allaient même jusqu'à les croire amis. Lukastik et Jordan accueillait ces rumeurs et ces hypothèses avec le flegme de ceux qui souffrent depuis des années.

Pendant que Peter Jordan parlait, Lukastik avait effectué un rapide petit pas de côté. Mais la « bulle tropicale » lui effleura fugitivement la joue. Il fit une grimace imperceptible, détourna son regard du ciel pour le poser sur l'eau de la piscine, lisse par endroits, ailleurs ridée et peignée par le vent. Finalement il ordonna :

- Sortez-le de là.
- Comment ça, le sortir ? demanda Jordan en appuyant ses mains sur ses hanches droites.

Toute sa personne était droite, c'était sa caractéristique principale. Pas raide, encore moins rigide – droite, tout simplement, comme sont droits les murs ou les façades, ou certaines grandes surfaces rondes contre lesquelles on vient coller son nez. Sa droiture était dépourvue de charme mais elle n'était pas envahissante. Telle était l'opinion générale. Mais pas celle de Lukastik, qui soupçonnait la droiture de Jordan d'abriter une bosse en arrière-plan. Flairant ainsi quelque imposture.

– Eh bien, avec précaution, répondit Lukastik. Que les plongeurs s'en chargent. Et voient dans le même temps s'ils ne trouveraient pas quelque chose au fond du bassin. Quelque chose qui puisse nous aider.

– Oui, ce ne serait pas de refus. Quelques dents, par exemple.

Celui qui venait de parler était le médecin de la police, le D<sup>r</sup> Paul, un petit homme à la cravate de travers, surtout connu pour la beauté de sa femme, bien plus jeune que lui, et dont la fidélité naturelle et sans réplique constituait pour beaucoup une énigme et un scandale.

Si Jordan avait pour caractéristique principale d'être droit, le D<sup>r</sup> Paul, lui, était tordu. Il se tenait courbé à la manière d'un arthritique, montrait une silhouette replète, des cheveux bruns et frisés et un visage plein, qui, même par temps sec, luisait d'un éclat mouillé. Ce n'était ni un homme riche ni un homme important. Au regard de son grade universitaire, c'était un nul absolu. Il remplissait un rôle, à l'instar de ces médecins de films policiers qui sont les premiers à examiner le corps et formulent des observations totalement dépourvues d'intérêt, qui plus est inexactes, sur l'heure et le déroulement du crime, avant d'être relayés par des légistes beaucoup plus compétents.

Pourtant le D<sup>r</sup> Paul jouissait d'une considération presque inégalée au sein de l'appareil policier viennois. Sa conquête inexplicable d'une femme « renversante » ne suscitait pas seulement l'incompréhension et l'envie, elle confortait aussi un soupçon romantique : il semblait que certains hommes insignifiants pussent exercer un charme inexprimable, un peu à la façon d'un nuage de parfum invisible et inodore, qui n'en ferait pas moins de l'effet. Or le D<sup>r</sup> Paul paraissait exhiler un de ces nuages « charmeurs ». À compter du moment où cette femme attirante s'était éprise de lui – elle l'avait épousé –, le D<sup>r</sup> Paul était devenu pour une fraction importante de son entourage féminin quelque chose comme un pôle de séduction absolu.

Lui-même observait ce phénomène avec une stupéfaction contenue. Chacun de ses mouvements trahissait une légère incertitude. Cet homme semblait marcher sur le fil de ses propres doutes – en vacillant, mais non sans habileté. Voilà en quoi consiste l'art du funambule : la perfection dans l'incertitude.

Lorsque le D<sup>r</sup> Paul évoqua l'éventualité de trouver quelques dents au fond de la piscine, il avait pour cela une bonne raison. Cependant il ne parlait pas de dents humaines, quoique le corps qui flottait à la surface de l'eau fût indubitablement celui d'un homme. Mais si quelque chose était resté intact, c'était bien la tête du mort – et donc ses dents. Le corps en revanche était couvert de blessures, quand il n'avait pas disparu. La jambe droite manquait, sectionnée à mi-cuisse. D'une des mains, on ne voyait plus qu'un lambeau de peau. Le reste du corps était parsemé de morsures – on aurait dit qu'il avait été brutalisé au moyen d'un grand piège en fer. Cependant il était clair, même pour un non-zoologue, que ce genre de

blessures ne pouvait avoir été provoqué que par un poisson, et plus précisément par un requin.

Autant cela relevait de l'évidence, autant le fait paraissait totalement impossible compte tenu de l'endroit où l'on se trouvait. On n'était pas à proximité d'un aquarium *ad hoc*, encore moins en bord de mer, mais dans l'espace de loisirs d'un groupe de bâtiments comportant plusieurs tours similaires avec piscine, et s'élevant dans une ville bien éloignée de l'habitat naturel de tous les poissons susceptibles de hacher menu qui que ce soit.

Au regard des querelles ordinaires, les étages de ces tours abritaient une classe moyenne d'humeur tempérée. Dix mille individus, qui n'étaient pas tous des saints, évidemment. Mais fort peu de canailles patentées. Quelques propriétaires de chiens de combat. Des aquariums aussi, mais aucun qui aurait pu accueillir un requin. Dans les halls, les couloirs et les ascenseurs, des équipes de nettoyage s'occupaient sans relâche à lutter contre les atteintes au prestige qui affectent en règle générale les immeubles de ce type. Au bout de vingt ans, les installations n'avaient presque rien perdu de leur substance et de leur fraîcheur – à supposer qu'elles eussent eu quelque chose à perdre. Seuls, dans les cages des escaliers de secours, des graffitis au feutre, des rondelles de pommes de terre écrasées et, de temps à autre, un appareil électronique démolé témoignaient de manière cryptée de la mauvaise humeur intime de quelques jeunes.

Il existait donc en ce monde et en cette ville des endroits plus dangereux. D'un autre côté, aucun lieu – celui-là pas plus qu'un autre – n'était sacro-saint au point d'être immunisé contre la cruauté ou la monstruosité. Cela dit, la cruauté, si monstrueuse qu'elle puisse paraître, possède toujours un arrière-plan logique et

raisonnable. Les fantômes, à supposer qu'ils existent, ont la bonne idée de rester dans la tête des gens. Ils ne se comportent jamais en illusionnistes ou en chevaux de cirque. Et ils ne surgissent assurément pas du néant pour se métamorphoser en sélaciens carnivores, attaquant et tuant les hôtes des piscines bourgeoises avant de retourner à leur invisibilité d'origine.

Non, il y avait forcément une explication compréhensible au fait que ce corps unijambiste, déchiqueté par un requin, flottait dans une piscine. Une piscine qui, loin des contrées marines ou même seulement de toute installation zoologique, formait le sommet bien aménagé d'un bâtiment au sud de Vienne. Un toit aqueux.

En général c'est la fin qui fournit la logique d'une explication. Or Lukastik et ses gens n'en étaient qu'au début. Et même si la fraîcheur susmentionnée de cette matinée avait considérablement réveillé les esprits, la vue de ce mort totalement incongru suscitait en chacun une perplexité frustrante. Seules diverses associations d'idées permettaient pour l'instant de dégager un semblant de direction. C'est ainsi que Lukastik se souvint d'un entrefilet autrefois paru dans le journal et qui rapportait la découverte d'un cadavre dans une forêt dévastée par le feu. Si cette découverte avait attiré l'attention, c'est que le corps était équipé d'un scaphandre et d'une bouteille d'air comprimé. Par la suite, on avait établi que le plongeur avait été attiré dans les réservoirs d'un Canadair – manifestement au moment où celui-ci avait fait le plein d'eau de mer. Lorsque l'avion avait déversé sa cargaison d'eau, l'homme s'était vu, à l'instant même du largage ou presque, précipité d'une hauteur considérable sur le sol de la zone d'intervention. Les journaux n'étaient pas les seuls à avoir relaté l'incident : un écrivain célèbre s'en était lui aussi emparé. Célèbre écrivain

dont Lukastik ne parvenait pourtant plus à se rappeler le nom. Quoi qu'il en soit, cette histoire étonnante lui paraissait exemplaire : la bizarrerie, voire l'anomalie révélée par la première impression pouvait – non, devait – dissimuler une succession d'événements parfaitement logique, démontrable en tous points, authentique, étrangère à Dieu ou aux esprits.

Peut-être cette mise en scène douteuse d'une attaque de requin était-elle le fruit de l'imagination d'un cerveau malade, qui l'avait concrétisée au prix d'efforts considérables. Mais dans ce cas, elle renvoyait bien à un cerveau malade et non à quelque événement surnaturel ou contraire aux lois de la nature. À la fin, ce serait comme d'habitude : banal. À l'image de ce plongeur, dont le corps revêtu de néoprène avait dû paraître magique, angélique, hautement symbolique au milieu des arbres calcinés. Alors que l'événement réel, tout en méritant le qualificatif de tragique, possédait la caractéristique propre aux accidents mortels : se trouver au mauvais endroit au mauvais moment, là où le destin vous avait conduit. Comme si l'on envoyait un aveugle traverser l'autoroute. Il y a des sollicitudes meurtrières.

Toutefois, dans la majorité des cas, faire de la plongée ne présentait aucun danger. Comme l'illustrèrent les deux policiers qui, harnachés de pied en cap, glissèrent dans l'eau de la piscine et poussèrent précautionneusement le corps jusqu'au bord du bassin, où deux employés de la police scientifique se chargèrent de le sortir, avec non moins de soin, pour le déposer sur une bâche blanche. Il était fort possible que, de son vivant, ce mort n'eût jamais été traité avec semblables égards (on ne saurait parler de tendresse, naturellement, pourtant il faut dire que la plupart des agents de la police scientifique entretiennent avec



les cadavres et morceaux de cadavres un rapport qui évoque un peu la discrète ferveur des philatélistes).

Pendant que les deux plongeurs s'enfonçaient sous l'eau, étrangement aquarellisée par le sang, afin d'y chercher d'éventuelles dents et autres pièces à conviction, les personnes présentes formèrent un cercle autour du corps exposé.

– Un sportif, dit le D<sup>r</sup> Paul en pénétrant dans le cercle.

Il s'agenouilla et posa l'extrémité d'un doigt sur la poitrine du mort, comme pour appuyer sur un interrupteur et mettre ainsi fin à une activité désormais sans objet. Il effectuait ce petit geste sur tous les cadavres sans qu'on pût savoir si celui-ci dissimulait également un acte médical pertinent. Quoi qu'il en soit, généralement, le D<sup>r</sup> Paul s'en tenait là. Cette fois encore, il se releva aussitôt en précisant :

– Un sportif, mais pas un vrai nageur. Du moins pas le nageur type. Ni un de ces « *ironmen* » à la mode – ça me fait toujours penser au mot « ironie »... Je trouve que ces champions sont beaucoup trop nombreux à arriver au but. Vous n'allez tout de même pas me dire que la concurrence, c'est ça ! La sélection est partout. Et c'est une bonne chose. Pourquoi, bon Dieu, vouloir que le sport soit démocratique ? Quand il y a plus de trois personnes qui arrivent au but, le but perd toute valeur. Même au sens philosophique. Il se désintègre. Je crois...

– Docteur Paul, je vous en prie ! l'exhorta Jordan.

– Voyez vous-même, dit le D<sup>r</sup> Paul, légèrement vexé. Cet homme n'est pas particulièrement grand. Peut-être un lutteur ou un haltérophile – qui n'exercerait plus, tout en restant encore parfaitement entraîné. À peu près de votre âge, monsieur l'inspecteur principal.

– Possible, fit Lukastik.

Non sans envie, il contemplait le ventre impeccablement musclé du mort, où se voyaient certes aussi les marques béantes de rangées de dents. Puis il dit :

– Parlons des causes de la mort, sérieusement. Peut-on envisager une autre hypothèse que celle qui nous fait de l'œil ?

– Il y en a toujours, répondit le D<sup>r</sup> Paul, mais la seule chose que je puisse dire à première vue, c'est que le meurtrier est forcément un poisson de l'espèce des requins. Il nous faudra faire appel à un expert pour déterminer avec précision de quel requin il s'agit. Mais on peut déjà exclure les chiens de mer.

– Et si nous avons affaire à une simulation ?

– C'est-à-dire ? Une gueule de requin actionnée par un moteur ?

– J'essaie d'imaginer ce qui a pu arriver. Suis-je censé croire que le requin est tombé d'un avion ? Ce qui pourrait à la rigueur se concevoir si l'animal se trouvait encore dans le bassin.

Haussant les épaules, le D<sup>r</sup> Paul expliqua que le mort ne montrait aucune déformation laissant supposer que c'était *lui* qui était tombé du ciel. Non, l'homme semblait indiscutablement faire partie du petit nombre des victimes de requins.

– Un accident de baignade donc, dit Jordan, sur quoi il arbora une mine dédaigneuse, donnant à sa bouche la forme d'un ballon de cuir défoncé.

– Si vous voulez, fit le médecin en haussant derechef les épaules.

Il les haussait volontiers et souvent, signifiant par là que la pratique de la médecine ne le rendait pas pour autant responsable du malheur et de la fatalité qui régnaient en ce monde. Puis il déclara qu'il souhaitait voir le mort aussi

vite que possible sur la table de sa « chambre d'étude » – comme il disait – afin de pratiquer un examen approfondi. Pour l'heure cependant, il devait partir. Il avait prévu un petit déjeuner avec sa femme, lequel avait traditionnellement lieu dans un café d'Ottakring. S'en dispenser était une chose impossible, impensable. C'était le strict respect des rituels qui donnait son sel à la vie de couple. Indispensable.

Cette histoire de petit déjeuner, le D<sup>f</sup> Paul la racontait quasiment chaque semaine. Ou il oubliait qu'il en avait déjà souvent parlé, ou il voulait par là révéler un secret à ses collègues, hommes et femmes. Ce que très peu d'entre eux comprenaient. Les gens comme Jordan, notamment, ne percevaient pas ce que la mystérieuse séduction du D<sup>f</sup> Paul devait au sérieux avec lequel il respectait les accords passés avec sa femme. Il va de soi que son charme ne se bornait pas à cela. Sans doute y avait-il aussi en jeu quelque bizarre petite diablerie, peut-être juste la façon qu'il avait de poser l'extrémité de son doigt sur la poitrine des morts, mais aussi des vivants. Comment savoir ? Pourtant, l'absolue fiabilité du D<sup>f</sup> Paul en matière de petits déjeuners communs avait autant de valeur qu'un visage aux traits réguliers, une expression enlevée, un compte en banque bien garni ou un ventre plat. Et même davantage. Car M<sup>me</sup> Paul disposant déjà d'un compte en banque bien garni, elle n'avait pas besoin d'en chercher un ailleurs. Quant à ce qui pouvait arriver aux ventres plats, il suffisait de regarder ce mort, qui gisait au milieu d'un cercle de policiers perplexes et, sous la lumière argentée de cette matinée, rappelait les personnages délicatement contorsionnés du *Radeau de la Méduse*, géniale croûte de Théodore Géricault.

Le D<sup>r</sup> Paul claqua très légèrement des talons, ce qui conféra à sa silhouette rondelette une touche plus musicale que martiale. Comme s'il ne représentait rien d'autre qu'un triangle, c'est-à-dire un instrument à percussion qui sonne de lui-même. Un instrument dont on ne se servait pas souvent, il est vrai, mais qui éveillait toujours une extrême attention. La plupart des gens lui trouvaient quelque chose d'inquiétant. On soupçonnait que, derrière, il y avait des choses qu'on ne pouvait ni voir ni entendre.

Quand le D<sup>r</sup> Paul entrechoqua brièvement la partie interne de ses talons – ou plutôt que l'une des chaussures cogna doucement contre l'autre –, il se produisit comme un son de triangle inaudible mais effectif, qui continua à résonner pendant un moment, plongeant l'entourage dans un état de légère vibration. Puis le médecin souhaita à tout le monde une bonne matinée, et quitta le lieu du crime en empruntant un escalier qui rejoignait l'ascenseur à l'étage inférieur.

Quelques minutes plus tard, un des hommes-grenouilles émergea du bassin, où le sang faisait penser à des sels de bain qu'on aurait ajoutés un instant plus tôt, il longea le bord et tendit le bras. Lukastik, qui venait d'enfiler des gants de protection couleur lilas coiffant ses doigts comme dix petits bonnets de bain, saisit l'objet que lui présentait le plongeur. Cet objet, que l'inspecteur leva entre le pouce et l'index afin que tous pussent le voir, n'était pas la dent escomptée mais une chose couleur chair, de deux centimètres environ, ressemblant à un cartilage. Un examen plus précis permettait de distinguer, à l'une des extrémités, légèrement plus grosse, la ligne d'un minuscule clapet fermé. À cet endroit, la surface était parcourue de fines rayures rouges évoquant une multitude de vaisseaux sanguins. Plus difficile encore à percevoir était le fil



N° d'imprimeur :  
Dépôt légal : janvier 2011  
*Imprimé en France*